

LES FILLES
DE MÉMOIRE,
OU
LE MNÉMONISTE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. DIEULAFOI ET GERSIN;

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre du Vaudeville, le 24 Février 1807.*

~~~~~  
Prix : 20 sous.  
~~~~~

PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de
Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, n^o 10, au
coin de celle S.t-Honoré.

1809.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. FIN - MERLE , mnémoniste.	M. <i>Vertpré.</i>
Mlle. DE LA JONQUIERE , sa cousine.	Mlle. <i>Bodin.</i>
JULIE , sa fille aînée.	Mlle. <i>Arsène.</i>
ADELE , sa fille cadette.	Mad. <i>Betzi.</i>
SUZETTE , servante provençale.	Mad. <i>Hervey.</i>
DUBROCARD , journaliste.	M. <i>Armant.</i>
EUGENE GERMEUIL.	M. <i>Auguste.</i>

La scène se passe à Paris , chez M. Fin-Merle.



COUPLET D'ANNONCE.

Air du Vaudeville d'Arlequin afficheur.

Tout-à-coup paraît un savant :
 Sur lui vite on fait une pièce.
 Et pour l'apprendre chacun sent
 Qu'il faut au moins même vitesse.
 Un rien alors peut nous troubler
 Et nous prévenons l'auditoire ,
 Que peut-être il faudra souffler
 Les Filles de mémoire.

LES FILLES DE MÉMOIRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle. DE LA JONQUIÈRE, ADELE, JULIE, SUZETTE,
(*Chacune d'elle est occupée à étudier un tableau de Mnémonique.*)

A D E L E.

Air : de la Pipe de Tabac.

Que dis-tu de la Mnémonique ?

J U L I E.

Hélas ! ma sœur, je n'en dis rien.

A D E L E.

Comme ce bel art vous applique !

J U L I E.

Hélas ! je m'en aperçois bien.

Mlle. de la J O N Q U I È R E.

A cet art pourtant je veux croire,

Mais puisqu'il faut en convenir,

Depuis que j'ai tant de mémoire,

Je ne puis plus rien retenir.

C'est cependant ce soir que le grand examen doit avoir lieu, mesdemoiselles.

J U L I E.

Je n'y brillerai pas.

A D E L E.

Ni moi,

S U Z E T T E.

Ni moi.

Mlle. de la J O N Q U I È R E.

Vous voulez donc que M. Fin-Merle votre père, et mon respectable cousin au cinquième degré, perde le pari qu'il a proposé à son antagoniste ?

S U Z E T T E, (*se levant.*)

Eh ! qu'il perde tout ce qu'il voudra, pourvu que je ne perde pas l'esprit. J'ai apporté de Tarascone tout celui que j'y ai trouvé, et certes ce n'est pas pour l'user sur des tableaux, des panneaux, des numéros et une foule de mots qui ne servent qu'à ennuyer celui qui les apprend et celui qui les écoute.

Mlle. de la J O N Q U I È R E (*se levant.*)

Ah ! Suzette, ne dites pas de mal de votre maître ; il est

vrai qu'il est étrange qu'un bourgeois de Paris oublie toutes ses affaires, même la gazette et le dîner, pour de telles babioles : et parce qu'un savant, sans doute respectable, a trouvé le secret de donner de la mémoire, il est ridicule que ce bourgeois veuille à son tour trancher de l'érudit et créer une méthode qui rivalise la sienne.

JULIE (*se levant.*)

Ah ! mademoiselle la Jonquière, ménagez votre cousin. — Il est vrai que mon père néglige un peu le soin de ses propriétés pour bâtir des maisons imaginaires où personne ne veut entrer.

ADELE (*se levant.*)

Ah ! ma sœur, c'est notre père, et par égard. — Il est vrai qu'il perd son tems à marier des idées et des paroles, tandis qu'il a près de lui quatre filles qui mériteraient bien la préférence.

JULIE.

Hélas ! oui.

ADELE.

Oh ! mon Dieu, oui.

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Très-certainement, oui.

SUZETTE.

D'ailleurs est-il si utile d'étudier dix mots pour en retenir un ? dans mon pays, comme à Paris, on appelle un chat un chat ; et l'on n'a pas besoin de le mettre sur un trépid pour se rappeler qu'il est borgne et boiteux.

ADELE.

Ajoute, Suzette, qu'en apprenant dix choses pour une, on n'en retient aucune : témoin ces vers de Racine, si doux, si charmans à la lecture, qui me fatiguent et m'ennuient depuis que mon père les a criblés de chiffres.

Air : *j'ai vu partout dans mes voyages :*

A chaque vers de Thérémène

Il associe un numéro ;

Et ce chiffre à son tour s'enchaîne

Au souvenir de ce tableau :

De cette pénible doctrine

Pourquoi s'imposer la rigueur ?

Pour garder les vers de Racine,

N'a-t-on pas assez de son cœur ?

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Et moi, mesdemoiselles, ne suis-je pas bien plus malheureuse d'être obligée d'étudier ce tableau de géographie ? de courir après tous ces degrés.

SUZETTE.

Ah ! ne vous plaignez pas : vous en avez déjà assez attrapé.

Air : *de la croisée :*

Jadis , géographe admiré,
Possédant bien ma carte entière ,
J'aurais indiqué le degré
De tous les pays de la terre.
Aujourd'hui j'ai beau m'exercer
Avec cette nouvelle étude,
Hélas ! je ne puis plus fixer
La moindre longitude.

J U L I E.

C'est comme moi , avec mes chiffres , j'ai la tête brisée.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Par maintes vertus qu'on encense ,
Chaque chiffre est représenté :
Justice, amitié, bienfaisance,
Amour fidèle et probité,
Mais admirez ma maladresse
A classer chaque numéro,
Confondant ces vertus sans cesse,
Je les vois toutes à zéro.

S U Z E T T E.

Et que diriez-vous donc si vous aviez comme moi une centaine de philosophes sur les bras ? croyez-vous que ça ne soit pas lourd pour une pauvre servante , sur-tout avec la compagnie que M. Fin-Merle leur a donnée.

Air : *vaudeville de l'avare.*

A chaque illustre personnage
Dont je dois retenir le nom,
N'a-t-il pas attaché l'image
D'un bœuf, d'un âne, ou d'un mouton !
Sont-ce là des moyens honnêtes ,
Qu'il me faille à tous les instans ,
Pour me rappeler dix savans ,
Me rappeler autant de bêtes.

Mlle. de la J O N Q U I E R E.

C'est encore là la combinaison la plus naturelle.

S U Z E T T E.

Laissez donc : en effet de nature je ne connais que le mariage moi ; et si M. Dubrocard obtenait la main de mademoiselle Julie . . .

J U L I E.

Hélas !

S U Z E T T E.

Et pourquoi pas ? il est joli homme , quoiqu'il soit journaliste : il vous aime ; il loge dans cette maison , et il ne faudrait qu'une tête comme la sienne pour remettre l'ordre ici.

J U L I E.

Oui , mais il est contraire aux opinions de mon père , il n'obtiendra jamais ma main.

LES FILLES

SUZETTE.

Eh! si vous le vouliez, vous m'avez fait part tantôt d'une certaine réminiscence qui nous aiderait bien.

JULIE.

Oh! non, c'est impossible.

ADELE.

Oh bien! si ce n'est pas M. Dubrocard, il peut s'en trouver un autre.

SUZETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc?

ADELE.

Oh! rien.

Mlle. de la JONQUIERE.

Soyez tranquilles, mes enfans, je sais ce qu'il nous faut à toutes, et je parlerai aujourd'hui même. Mais travaillons, mon cousin ne doit pas tarder à sortir de son cabinet. (*Elles s'asseyent et se mettent à étudier leur tableau.*)

JULIE.

Air: un *Bandeau couvre.*

Un, trois, cinq, sept, quatre, dix.

SUZETTE.

Voltaire aigle, ou bien phénix.

ADELE.

Qu'un dieu vous le renvoie!

Mlle. de la JONQUIERE.

Au quarantième, Pékin.

JULIE.

Neuf, cinq, trois.

SUZETTE.

Fréron requin.

ADELE.

Ne lâche point sa proie.

TOUTES.

Mais parlons donc un peu plus bas:

On ne s'entend pas, on ne s'entend pas,

Oui, tout bas, bien bas travaillons,

Lisons, comptons, et calculons,

Oui, travaillons.

Un, trois, cinq, sept, quatre, dix.

(*Elles s'endorment toutes sur leur chaise, en finissant tout bas cette reprise.*)

SCÈNE II.

Les mêmes, M. FIN-MERLE.

FIN-MERLE, (*Il est vêtu d'une robe de chambre sur laquelle sont peints un vautour, une pie, un canard, etc.*)

(*A la cantonade.*) Oui, messieurs, faites-vous inscrire,

donnez votre argent, je me charge de tout. Quel bonheur ! ma méthode fait un bruit du diable ! . . . tous les yeux sont ouverts sur moi . . . Ah ! ah ! non pas ceux-ci ! comment, mesdemoiselles, vous dormez ? Suzette ? ma cousine ? Suzette ?

S U Z E T T E , (*se réveillant en sursaut*)

Eh ! qu'es à co ! m'y voilà ! Le bœuf Apis , ou le soleil , qui représente Socrate , ou la sagesse , est la base de la deuxième colonne du troisième panneau.

Mlle. de la J O N Q U I E R E , (*de même.*)

Le troisième panneau ? il détermine la latitude de trente-trois par vingt-cinq.

J U L I E , (*de même en se levant.*)

Vingt-cinq ? troisième sortie du deuxième tirage du mois de brumaire an 12.

A D B L E , (*de même.*)

Douze ?

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

F I N - M E R L E .

Eh ! morbleu , mesdemoiselles , ce n'est pas à présent qu'il s'agit de me répondre. Que faisiez-vous tout-à-l'heure !

S U Z E T T E .

Dame , monsieur , vous l'avez bien vu.

F I N - M E R L E .

Air : vaudeville de l' Asténie.

Quoi , vous osez vous endormir
Sur cette méthode admirable ,
Ou mon art a su réunir
L'utile autant que l'agréable !
Aux plus beaux œuvres d'aprésent
Sachez que mon œuvre est conforme.

S U Z E T T E .

Alors , il n'est plus étonnant
Mon cher maître , qu'il nous endorme.

F I N - M E R L E .

Comment , petite sotte !

S U Z E T T E .

Je veux dire , monsieur , à force de réflexions.

F I N - M E R L E .

Et vous aussi , mademoiselle de la Jonquière , vous donnez l'exemple d'une telle irrévérence ! vous , pour qui depuis douze ans . . . mais ne parlons pas encore de cela.

Mlle. de la J O N Q U I E R E .

Au contraire , mon cher cousin , parlous-en : vous me trouverez toujours disposée à vous entendre sur ce chapitre.

F I N - M E R L E .

Permettez , cousine , que je donne un coup-d'œil à mon

observatoire. (*Il regarde les panneaux qui sont attachés autour de sa chambre.*) C'est cela : voilà ma botanique bien établie dans ce fourneau : mon histoire grecque en bon pied sur ce fauteuil , et mes philosophes bien campés.

M.lle de la JONQUIERE.

Eh ! mon dieu , cousin , n'êtes-vous pas honteux de donner tant d'importance à de vaines images , et sur-tout d'en être revêtu comme vous l'êtes ?

F I N - M E R L E .

Eh bien , ne suis-je pas chez moi ? c'est mon costume d'étude : au moyen de ces images , peintes sur ma robe de chambre , je m'enveloppe de mes souvenirs , et quand je donne leçon à mes élèves , n'est-il pas bien agréable pour moi d'avoir sous la main le signe dont j'ai besoin et de pouvoir leur dire : voilà le canard ! voilà l'oie ! voilà le dindon !

S U Z E T T E .

Oh ! il est sur et certain que le signe est parlant : et d'ailleurs avec ces images. . .

F I N - M E R L E .

Les images , mesdemoiselles ?

Air : de la Maréchale.

C'est par l'art des images ,
Que nos savans , nos sages
Dans nos esprits volages ,
Gravent ce qui leur plaît.

La nature elle-même
Exprès pour chaque objet ,
Semble créer l'emblème
Qui le peint trait pour trait.

Ainsi de la coquette ,
Inconstante , indiscrette ,
Là haut ma girouette
Me trace plus d'un tour.

La pièce qui circule
Peint les sermens d'amour ;
La mobile bascule ,
Les fortunes du jour.

Un piédestal de verre ,
Est l'emblème ordinaire ,
Des sots que l'on révère
Trop souvent par malheur.

La probité timide
Se peint dans une fleur ;
Et dans ma bourse vide ,
Je vois mon procureur.

Voilà par quels usages
Nos savans et nos sages
Ont tout mis en images ,
Tout jusques au bonheur.

Mlle.

Mlle. de la JONQUIÈRE.

C'est vrai, mon cher cousin : mais j'ai à vous dire...

FIN-MERLE.

J'ai ce matin corroboré ma découverte d'un treizième panneau dont je viens de donner le plan : c'est celui-là qui étonnera bien du monde.

SUZETTE.

Oui, si l'on y donne.

FIN-MERLE.

Et comment pourrait-on l'échapper ! il englobe toutes les sciences, les arts, les métiers, et avec lui l'on se souviendra de tout.

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Fort bien, mais avez-vous passé chez le financier qui est venu hier vous offrir de votre jardin un tiers de plus que le locataire actuel.

FIN-MERLE.

Tiens, c'est vrai, je l'ai oublié ; ma méthode grave tellement dans l'esprit toutes les dates anciennes et modernes qu'on se souviendra de l'époque de l'élection des papes, de la mort des patriarches, et du jour de la naissance de tous les grands hommes depuis le déluge jusqu'au premier du courant.

JULIE.

A propos de dates, mon père, votre avocat est venu dire qu'il avait le plus grand besoin pour votre procès de savoir l'époque de notre arrivée à Paris.

FIN-MERLE.

Eh bien ! c'était... ma foi cela m'a passé de l'esprit. . . on se souviendra. . .

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Eh n'est-il pas ridicule que vous prétendiez donner de la mémoire aux autres quand vous en manquez vous-même pour les choses les plus essentielles ?

FIN-MERLE.

Laissez donc, mademoiselle, vous me parlez là d'un tas de balivernes.

Air : de la parole.

Pourtant à peine je conçois
Comment ma méthode fidèle,
Sur les deux objets a-là fois,
A pu tromper ainsi mon zèle :
Pour éveiller au point du jour
Sur eux ma mémoire assoupie,
J'avais attaché, tour-à-tour,
Le financier sur mon vautour,
Et mon avocat (*bis*) sur ma pie.

Mais il suffit : vous ne faites que vous distraire en travail-

B

lant ensemble, séparez-vous. Vous, petite fille, allez dans la chambre du perroquet étudier vos vers. — Vous, ma cousine, dans celle du fumeur, calculer vos degrés; et toi dans ton bastion.

SUZETTE.

Moi, M. qui dois songer à votre dîner, je n'étudierai plus de peur de l'oublier.

FIN-MERLE.

Toi, Julie, demeure, j'ai à te parler.

SCÈNE III.

JULIE, FIN-MERLE.

JULIE (à part.)

Hélas ! que va-t-il me dire ?

FIN-MERLE.

Ma fille, tu sais que depuis long-tems j'ai placé en toi mes plus douces espérances; et je me flatte que tu ne les tromperas pas.

JULIE.

Hélas ! mon père, je fais ce que je peux : j'étudie, et je retiens autant qu'il m'est possible tout ce que vous m'apprenez.

FIN-MERLE.

Oui, oui, nous verrons cela ce soir : mais je veux te donner un nouveau témoignage de mes bontés.

JULIE (à part.)

Allons, un nouveau tableau. — Ah ! mon père, s'il vous était égal de le donner à ma sœur.

FIN-MERLE.

Non pas, tu es l'aînée : te voilà grande et jolie, et je dois penser à t'établir.

JULIE (à part.)

Ah ! mon Dieu ! c'est un mari.

FIN-MERLE.

Est-ce que cela t'effraye ?

JULIE.

Mon père, c'est selon.

FIN-MERLE.

Comment c'est selon ! quand c'est moi qui m'occupe de ton bonheur !

Air : du vaudeville du printemps.

Le premier bien du mariage,
Dans tous pays, est mon enfant,
De posséder un père sage
Qui dirige votre penchant.

JULIE.

Ah ! comme on est simple à mon âge !

J'avais cru qu'ailleurs comme ici,
Le premier bien du mariage
Était de choisir son mari.

FIN-MERLE.

Erreur ma fille : je suis sûr que celui que je te destine te plaira.

JULIE.

Non, mon père, c'est impossible.

FIN-MERLE.

Eh bien, mademoiselle, le respect... je te dis qu'il a de l'esprit, des talens, on le distingue partout.

JULIE (à part.)

Quelque sot je parie ! — Mon père, je n'aime pas les gens qui ne sont pas comme les autres.

FIN-MERLE.

C'est singulier.

JULIE.

Oh, pas tant.

FIN-MERLE.

J'avais cru jusqu'à ce jour que ce journaliste...

JULIE (vivement.)

C'est un journaliste !

FIN-MERLE.

Eh oui, Dubrocard, notre voisin.

JULIE.

Je suis dans le respect mon père.

FIN-MERLE.

Il ne te déplait donc pas ?

JULIE.

Bien au contraire.

FIN-MERLE.

Eh ! bien, mon enfant, c'est lui que je te destine ; à une petite condition, cependant : sa feuille, très - accréditée, offre à mon entreprise un grand moyen de succès ; qu'il consente à me servir, et tu es son épouse.

JULIE.

Oh ! mon père, il y consentira.

FIN-MERLE.

Je l'espère. Il s'est déjà permis quelques traits sur la mnémonique.

JULIE.

Oh ! il ne s'en permettra plus.

FIN-MERLE.

Il aurait tort, mademoiselle ; je sais ce que l'on doit à la critique.

Air : de la Soirée orageuse.
La critique, dans tous les tems,

LES FILLES

Servit d'aiguillon au génie :
 Elle fait naître les talens,
 Les élève ou les humilie.
 Son fouet heureux fait de nos jours,
 Du faux goût pâlir les apôtres ;
 La critique enfin plaît toujours,
 Quand elle tombe sur les autres.

Ainsi, mon enfant, que Dubrocard dise tout le mal qu'il voudra de la méthode de mon confrère, pourvu qu'il dise du bien de la mienne, je suis content. Je l'ai fait prier de descendre pour sonder ses dispositions, et je l'attends.

SUZETTE *entrant.*

Voici M. Dubrocard.

FIN-MERLE.

Faites-le entrer. (*à Julie*) Retire-toi.

JULIE.

Oui, mon père. (*Elle se prépare à sortir.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes, DUBROCARD.

DUBROCARD.

Eh ! quoi ! belle Julie, vous me fuyez ?

JULIE, *à Dubrocard, à demi-voix.*

Chût ! nous sommes les plus heureux du monde.

DUBROCARD.

Quand vous me quittez.

JULIE, *de même.*

Il le faut. Mon père va vous dire des choses charmantes : écoutez-le bien, et faites tout ce qu'il vous dira. — Adieu, mon père. — Monsieur, je suis votre servante. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

SUZETTE, FIN-MERLE, DUBROCARD.

FIN-MERLE.

Eh ! bien, mon cher voisin, comment vont les feuilles ?

DUBROCARD.

Ma foi, voisin, selon le vent.

FIN-MERLE.

Il est vrai que vous observez assez de quel côté il vient.

DUBROCARD.

Faisons-nous si mal ? ne faut-il pas que chacun fasse son métier ?

SUZETTE.

Oh ! ça, c'est juste.

FIN-MERLE.

Oui , mais il ne faut pas empêcher les autres de faire le leur.

SUZETTE.

Ah ! dame , non.

DUBROCARD.

A dieu ne plaise , que ce soit là mon intention.

FIN-MERLE.

Je vous estime , M. Dubrocard.

DUBROCARD.

Monsieur , c'est bien de l'honneur pour moi.

FIN-MERLE.

Or , comme la mnémonique est une découverte sublime...

DUBROCARD.

Doucement , monsieur , c'est ce dont je ne conviens pas.

FIN-MERLE.

Si fait , si fait , vous en conviendrez , ne seriez-vous pas flatté de serrer entre nous les nœuds d'une amitié plus rapprochée.

DUBROCARD.

Oh ! monsieur , c'est où je mettrais tout mon bonheur.

FIN-MERLE.

Eh bien ! mon ami , la mnémonique est reconnue par tous les savans comme la plus heureuse invention de nos jours , et ma méthode sur-tout va devenir la clef de toutes les connaissances humaines. Voilà ce que je veux que vous proclamiez demain dans votre feuille.

SUZETTE.

Pas plus que ça.

DUBROCARD.

J'en suis fâché , monsieur , mais c'est impossible.

FIN-MERLE.

Comment , impossible ?

DUBROCARD.

Air : *l'Amour a gagné sa cause.*

J'ai dans mon dernier numéro
Emis un sentiment contraire.

FIN-MERLE.

Oui , mais un intérêt nouveau
Ne peut-il pas vous en distraire ?

DUBROCARD.

Non , non , dans un avis sensé
Mon honneur veut que je persiste.

FIN-MERLE.

Pardon , monsieur , j'avais pensé
Que vous étiez journaliste.

LES FILLES

DUBROCARD.

Oui, monsieur, je le suis, et je m'en fais gloire. Mais il paraît que vous connaissez mal cette profession.

Air : *Vaudeville de l'Opera-Comique.*

De l'opinion et du goût
Trop souvent arbitre suprême,
Le censeur prudent doit surtout,
Veiller avec soin sur lui-même.
Hélas ! c'est bien assez pour lui,
De recueillir dans ses antennes,
Toutes les sottises d'autrui
Sans y joindre les siennes..

FIN-MERLE.

Avec ma méthode, monsieur, il n'y a rien à craindre.

SUZETTE.

Oh ! ça, c'est vrai, quand on a le bonheur de ne pas oublier le signe ni la chose, on se souvient de tout.

DUBROCARD.

Oui, d'une foule de niaiseries, d'inutilités dont un homme sensé devrait avoir honte de charger son esprit.

FIN-MERLE.

Qu'appellez-vous, monsieur, des niaiseries ?

DUBROCARD.

Eh ! oui, mon voisin, soyez de bonne foi, ne perdez-vous pas votre temps à arranger des mots qui bien loin de donner de la mémoire à ceux qui n'en ont pas, ne font que troubler et égarer ceux qui en ont ? Qui ne rira pas de ces rapports bizarres, par lesquels vous prétendez en un jour graver dans l'esprit, des études et des sciences dont la méditation exige des années entières. Au reste, cela ne m'étonne pas.

FIN-MERLE.

Pourquoi donc ?

DUBROCARD.

Parce que nous le méritons.

Air : *contredanse de la Bonaparte.*

Indulgents
Faibles et changeants,
Toujours dupes des moindres trames,
De tous tems
Nos goûts inconstans,
Ont enhardis les charlatans.

L'un, pour soulager nos femmes,
Les endort dans ses baquets :
L'autre fait parler des ames,
Par la voix de son laquais.

Après eux
Je vois vers les cieux,
S'envoler maint autre empyrique,

Mais bientôt
Il voit que mieux vaut
Voler ici bas que la haut.

Un physicien unique
Le soir appelle les gens,
Mais hélas de la physique
Il n'a que les instruments.
Plus profond,
Un autre au plafond,
Clouant le monde planétaire,
Fait danser
Valser, balancer,
Ciel et terre sans se lasser.

Oui, mais si quelque anicroche
Rendant ses soins superflus,
Vient troubler le tourne-broche,
La terre ne tourne plus ;
Promenés,
Et par-tout bernés,
Ainsi nos citadins affables,
Vont croyant
Et toujours payant
Toutes les fables
Qu'on leur vend.

S U Z E T T E , (*riant.*)

Bagasse, comme tout ça est vrai !

F I N - M E R L E .

Eh ! petite sottie, tu es de l'avis de tout le monde.

S U Z E T T E .

Eh ! monsieur, c'est pour tâcher de vous mettre d'accord.

F I N - M E R L E .

Songez donc, monsieur, que vous ne vous attachez qu'à la
superficie : c'est le foud qui est excellent : c'est là qu'on trouve
la clef de tous les souvenirs, la plus utile des sciences.

D U B R O C A R D .

Oui dà ! eh bien, mon voisin, faites-moi la grace de me
répondre.

Air : le curé de Pomponne.

Pouvez-vous faire qu'un Normand,
Vivant sur ma cassette,
Se ressouvienne au bout de l'an,
De me payer sa dette.

F I N - M E R L E .

Eh ! non.

S U Z E T T E .

Ce n'est pas à l'honneur
Que ce grand art s'applique.

D U B R O C A R D .

En ce cas cher docteur

LES FILLES

Serviteur,
A votre mnémonique.

FIN-MERLE.

Bah! elle a tant d'autres avantages.

DUBROCARD.

Même air :

Ferez-vous donc qu'un enrichi
Au sein de l'abondance,
Se ressouvienne qu'un ami
Languit dans l'indigence!

SUZETTE.

Non, ce n'est pas aux dons du cœur
Que ce grand art s'applique.

DUBROCARD.

En ce cas cher docteur

Serviteur,

A votre mnémonique.

FIN-MERLE.

Vous ne me citez là que des misères, et moi, je vous
parle de son utilité.

DUBROCARD.

Eh bien! monsieur.

Même air :

Ferez-vous qu'après d'un amant
Une épouse fidèle,
Se ressouvienne du serment
Qu'un époux reçut d'elle!

FIN-MERLE.

Eh! non.

SUZETTE.

Ce n'est pas au bonheur
Que ce grand s'applique.

DUBROCARD.

En ce cas cher docteur,

Serviteur,

A votre mnémonique.

FIN-MERLE.

Je m'en garderai bien; quelles ressources toutes les autres
classes de la société ne trouveront-elles pas dans ma méthode?

DUBROCARD.

Et quelles sont, s'il vous plaît, ces autres classes?

FIN-MERLE.

Qui, monsieur? et ces milliers de harangueurs, d'orateurs
et de protecteurs, qui ne se souviennent jamais ni des promesses
qu'ils ont faites, ni des discours qu'ils n'ont pas faits.

Air : Mon père était pot.

Et ces froids pilliers de salon,
Saluant sans rien dire;

Promenant

Promenant dans chaque maison
 Leur stupide sourire,
 Sans goût, sans esprit,
 Sur tout ce qu'on dit
 Ils restent bouche close;
 Grace à mon dessein,
 Ces messieurs, enfin,
 Nous diront quelque chose.

DUBROCARD.

Eh ! bien, tant pis, ils nous ennuyent davantage.

FIN-MERLE.

Et les poètes, monsieur, les poètes, croyez-vous que ceux-là sur-tout n'aient pas besoin de mémoire ?

DUBROCARD.

Eh ! monsieur, il n'en ont que trop, et le public aussi.

FIN-MERLE.

Ah ! ils n'en vont pas moins à l'immortalité.

DUBROCARD.

Doucement, je vous prie.

Air : trouverez-vous un Parlement ?

Si le génie, en son chemin,
 Ne lui sert de guide fidèle,
 La mémoire dirige en vain
 Celui qui compte trop sur elle.
 Sachez, monsieur, que ses bienfaits,
 Ne sont pas des titres de gloire,
 Et la mémoire n'a jamais
 Conduit au temple de mémoire.

FIN-MERLE à part.)

Allons, cet homme là ne sera jamais mon gendre.

SUZETTE, (à Dubrocard.)

Mais, vous vous perdez en parlant de la sorte.

DUBROCARD.

Veux-tu donc que je me déshonore ?

FIN-MERLE.

Il suffit, monsieur, il suffit : d'autres sauront apprécier ce que vous dédaignez.

SUZETTE.

Oui, monsieur, apprenez que nous avons déjà dix-sept abonnés qui ont donné trois beaux louis chacun, pour apprendre ce que nous savons : prenez-vous ces gens-là pour des imbécilles ?

DUBROCARD.

Oh ! mon dieu, non : trois louis ? je sais d'avance ce qu'ils n'oublieront pas.

FIN-MERLE.

Quoi donc, monsieur ?

C

LES FILLES

DUBROCARD.

Air ; *le Lendemain.*

Ces trois louis qu'on donne,
 Graveront certainement,
 Chez celui qui s'abonne,
 Un souvenir important.
 Oui, celui des rois de France
 Dont chacun aura, je crois,
 La meilleure souvenance,
 C'est Louis trois.

SUZETTE, *à part.*

Eh ! mon dieu, voilà notre mariage fracassé.

FIN-MERLE.

Monsieur Dubrocard, vous me poussez à bout, je suis
 votre serviteur.

DUBROCARD.

Hélas ! monsieur, je ne demanderais pas mieux d'être le
 vôtre.... mais....

FIN-MERLE.

Non, monsieur, non, voilà qui est fini : vous vous êtes
 fermé mon cœur, vous n'y rentrerez plus.

JULIE, *entrant.*

Eh ! bien ; mon ami, êtes vous content ?

DUBROCARD.

Ah ! Julie, comme vous étiez dans l'erreur ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FIN-MERLE, JULIE, SUZETTE.

JULIE.

Comment, mon bon père, est-ce que vous n'êtes pas en-
 chanté des sentimens de M. Dubrocard ?

FIN-MERLE.

Je suis furieux, mademoiselle, des impertinences de cet
 ignorant, et je vous défends de songer à lui davantage. —
 Ah ! messieurs les journalistes ! je cours m'armer de mon
 treizième panneau ; et nous verrons ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JULIE, SUZETTE.

JULIE.

Eh ! mon dieu, Suzette, qu'est-ce que tout ceci veut dire !

SUZETTE.

Cela veut dire, que monsieur Dubrocard a trop d'esprit
 pour en trouver à monsieur votre père.

JULIE.

Ah ! ah !

SUZETTE.

Eh ! oui ; ah ! ah ! Votre mariage est rompu par la conversation qu'ils viennent d'avoir ensemble.

JULIE.

Est-il possible ?

SUZETTE.

Si c'est possible, puisque je vous le dis. Votre amant a refusé de servir les projets de votre père.

JULIE.

C'est bien fâcheux.

SUZETTE.

Et vous allez rester fille.

JULIE.

Tu crois, Suzette ?

SUZETTE.

Comment, sandis ! vous prenez un tel malheur avec ce sang - froid ? Mort de ma vie, tout le sang de la Provence me bouillonne dans la tête.

JULIE.

Que veux-tu que je fasse ?

SUZETTE.

Ce qu'il faut faire ? — Ne m'avez - vous pas confié que vous aviez entendu dire à votre père qu'il n'avait obtenu la main de son épouse, qu'en faisant accroire qu'il était secrètement marié avec elle ?

JULIE.

Sans doute :

SUZETTE.

Eh ! bien, c'est là-dessus que j'ai bâti mon plan ; il faut l'exécuter.

JULIE.

Quoi ! tu oserais ?

SUZETTE.

Où donc est le danger ? Supposer pendant une heure ou deux, dans la maison, que vous êtes mariée secrètement avec M. Dubrocard, ça n'est qu'une vètille, et vous en avez peur.

JULIE.

Ma bonne amie, j'ai peur de tout.

Air : *Ce boudoir est mon parnasse.*

Supposer un mariage

Est un moyen dangereux,

C'est ne plus paraître sage,

Sans en être plus heureux.

Pour une chose légère.

Du mensonge on est tenté,

Mais en fait d'hymen, ma chère,

N'aimons que la vérité.

Ah ! combien vous êtes dans l'erreur,

Même air.

Supposer un mariage ,
N'a rien de si dangereux ;
Celui que l'hymen engage
Est souvent plus malheureux.
Car après son mariage ,
Plus d'un époux abusé ,
Pour beaucoup, voudrait, j'e gage ,
Qu'il ne fut que supposé.

Mais n'importe, il faut que vous épousiez votre amant : c'est votre intérêt et le mien. Vous m'aimez, vous êtes bonne fille, quoique tranquille ; une fois mariée, vous me prendrez à votre service, vous me délivrerez des bastions, des canards et des poëlons de monsieur votre père, et nous serons heureux, si cela se peut.

J U L I E.

Mais je t'assure que je m'oppose...

S U Z E T T E.

Et moi, je vous dis que je me permets ; qu'avons-nous à craindre ? Cette petite espièglerie ne sortira pas de la famille. Avertissez seulement votre cousine et M. Dubrocârd, je me charge du reste.

J U L I E.

Mais tu es d'une promptitude...

S U Z E T T E.

Et vous, d'une... Ah ! de grace, allez vous-en, car je me fâcherais.

SCÈNE VIII.

SUZETTE, seule.

Voilà pourtant comme elles sont toutes, ces demoiselles, quand on leur propose quelque chose de raisonnable... non... mais... car... non : comme si une fille de Carpentras ne savait pas bien ce qu'il faut pour leur bonheur.

Air : vaudville de Oui et Non.

Je ne veux pas, je ne veux pas,
Disent toujours ces demoiselles ;
Et pendant tous ces vains débats
Le bonheur fuit à tire-d'aile,
Pour moi, j'en conviens de bon cœur,
Si quelqu'un me di-ait ma chère
Laisse-moi faire ton bonheur,
Ma foi, je le laisserais faire.

Ainsi, accordé et convenu : en voilà une d'établie. Songeons aux autres. Je soupçonne que mademoiselle Adèle a aussi un amoureux, certain mot qui lui est échappé ce matin m'en a plus appris qu'elle ne pense... La voici, jetons notre filet.

SCÈNE IX.
SUZETTE, ADELE.

SUZETTE.

Ah ! mademoiselle, arrivez donc bien vite.

ADELE.

Eh ! mon dieu , de quoi s'agit-il ?

SUZETTE.

Je n'en puis plus , j'étouffe , je me meurs.

ADELE.

Et de quoi ?

SUZETTE.

D'un secret qui me suffoque.

ADELE.

D'un secret ?

SUZETTE.

Oh ! comme ça fait mal ! si vous étiez du moins capable de le garder comme moi !

ADELE.

Eh ! tu ne me connais donc pas ? j'ai les secrets de tout le monde , il faut voir comme je les garde.

Air : vaudeville de la fille en loterie.

Je sais que Denise aime Armand ,
 Je sais qu'Armand aime Eliante ,
 Je sais que Paul, qui brille tant ,
 N'a pas un seul écu de rente ;
 Je sais que Charle à maint secours
 Doit les ouvrages qu'il nous donne.
 Je sais tout ça depuis deux jours ,
 En ai-je rien dit à personne ?

SUZETTE.

Vous me soulagez. — Apprenez donc que votre sœur est mariée secrètement avec M. Dubrocard.

ADELE.

Ah ! quelle heureuse nouvelle ! quel plaisir ! quelle joie !... Plus d'obstacle à mon mariage , il faut vite qu'il apprenne.

(Elle ouvre la croisée.)

SUZETTE.

Eh bien ! que faites-vous ?

ADELE.

C'est l'heure où il vient se promener sous ces croisées.

SUZETTE.

Qui ?

ADELE.

Oh ! ma bonne , c'est un jeune homme honnête ! — Il se nomme Germeuil.

SUZETTE.

Ah ! c'est ce jeune savant qui vient quelquefois consulter M. votre père sur la mnémonique ?

ADELE.

Oh ! bien oui , un savant , pas si bête ! c'est un prétexte : j'ai fait sa connaissance chez ma tante ; c'est elle qui m'a appris qu'il était très-riche ; que mon père avait été autrefois l'ami du sien , qu'il lui avait même rendu un grand service : ils se sont brouillés depuis , mais les enfans ne doivent pas se mêler des querelles de leurs pères. — Tu vois , ma bonne , qu'il n'y a rien à dire à tout cela.

SUZETTE.

Ta ra ta ta : s'il n'y a rien à dire , à quoi bon tout ce mystère ?

ADELE.

Oh dame ! c'est que mon père ne veut pas permettre que j'aime quelqu'un avant que ma sœur soit mariée (*elle court vers la croisée.*) Mais , mon Dieu , il n'est pas là.

SUZETTE.

Oh ! si c'est son heure , il ne doit pas être loin. — Cadébiou ! le voici avec monsieur votre père.

ADELE.

Oh ! mon dieu , je ne pourrai pas encore lui parler aujourd'hui.

SCÈNE X.

Les mêmes , M. FIN-MERLE , GERMEUIL.

FIN-MERLE , à Germeuil.

Oui , monsieur , le voici mon treizième panneau , le dernier période de ma gloire.

SUZETTE.

Le dernier , mon cher maître ! que le ciel vous entende !

FIN-MERLE , à Adèle.

Saluez donc mademoiselle.

GERMEUIL.

Ah ! monsieur , que de choses précieuses j'ai appris à connaître chez vous.

ADELE , bas à Suzette , en la coudoyant.

Suzette , entends-tu ça ?

FIN-MERLE.

Ah ! je me suis bien aperçu de vos heureuses dispositions ! La première fois que je vous ai vu , j'ai remarqué en vous un goût si prononcé pour la mnémonique , que je me suis dit : voilà un jeune homme qui reviendra chez moi.

GERMEUIL.

Monsieur , j'y reviens autant pour admirer que pour m'instruire... de ce que je voudrais bien savoir.

FIN-MERLE.

Vous saurez tout , à une condition , cependant.

GERMEUIL.

Laquelle ?

FIN-MERLE.

Un petit procédé que j'ai imaginé , pour que mes secrets ne soient pas divulgués ; j'exige de mes abonnés la promesse qu'ils ne diront rien.

GERMEUIL. Air : *vaudeville de Catinar.*

Mais croyez-vous que tant de gens
Se souviendront de leur parole.

SUZETTE.

Oh ! monsieur a de bons garans !
Sa méthode n'est pas frivole.
Pour être sûr que ses amis ,
Bien nourris de l'art qu'il professe ,
Retiendront ce qu'ils ont promis ,
Il leur fait signer leur promesse.

FIN-MERLE.

Est-ce si mal-adroit ?

GERMEUIL.

Eh bien ! monsieur , je signerai comme les autres ; d'autant plus volontiers que tout ce que je vois de vous m'intéresse chaque jour davantage.

FIN-MERLE.

Ah ! que de bontés !... Parbleu , nous avons encore une heure avant l'examen , je suis bien aise de vous donner un échantillon du talent de mes élèves ; monsieur , prenez ce tableau des vers de Racine , et veuillez interroger ma fille ; vous , mademoiselle , songez à bien répondre.

ADELE.

mais , mon père....

FIN-MERLE.

Allons , point de timidité.

ADELE. Air : *du vaudeville de Folie et Raison.*

Je ne puis m'en défendre ,
Ah ! quel pénible effort !
Pour bien me faire entendre ,
Je suis si jeune encor.

GERMEUIL.

Cessez , cessez de vous défendre ,
Vous direz toujours ce qu'il faut ;
Souvenez-vous que pour s'entendre ,
Souvent , il suffit d'un seul mot.

ADELE.

Cessons de nous défendre ,
Je dirai ce qu'il faut ;
Je vois bien qu'un cœur tendre
Entend à demi-mot.

FIN-MERLE.

Cesse de te défendre ,
Tu diras ce qu'il faut ;
Monsieur saura t'entendre ,
T'entendre à demi-mot.

LES FILLES

SUZETTE ET GERMEUIL.

Cessez de vous défendre,
 Vous direz ce qu'il faut.
 Un cœur fidèle et tendre
 Entend à demi-mot.

GERMEUIL.

Mademoiselle, ayez la bonté de me dire quel est le cent-dixième et le cent-onzième vers du second acte de Bajazet ?

ADELE (récitant.)

» Ah ! seigneur, pensez-vous qu'en me faisant parler,
 » Ma rougeur ne soit pas prête à me décêler.

FIN-MERLE.

Bravo, Bravo, mon enfant.

GERMEUIL.

» Ah ! Zaire, l'amour a-t-il tant de prudence ?

FIN-MERLE.

A quelle scène appartient ce vers ?

ADELE.

Il est le douzième de la quatrième scène du premier acte de la même tragédie.

FIN-MERLE.

Bravissimo.

SUZETTE.

Elle vous fera honneur, la petite.

GERMEUIL.

Et dans quelle scène se trouvent ces deux vers :

» Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
 » Voilà l'ambition d'un cœur tel que le mien.

ADELE.

C'est dans la première scène. d'Iphigénie.

FIN-MERLE. (à Adele.)

Hum, hum. . . . de Bérénice.

ADELE.

Ah ! oui, monsieur, c'est de Bérénice.

GERMEUIL.

Et le quatrième vers, je vous prie, de la cinquième scène du second acte d'Iphigénie ?

ADELE.

Vous m'entendez assez si vous voulez m'entendre.

FIN-MERLE.

Ce n'est pas ça.

GERMEUIL, transporté.

» Ah ! qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite.

FIN-MERLE.

Attendez donc, vous n'y êtes plus.

SUZETTE.

Oh ! que si, qu'ils y sont.

ADELE.

» Demain tous mes secrets vous seront confiés.

GERMEUIL.

GERMEUIL (*se jettant à ses pieds.*)

» Ah! de grâce, parlez, ou je meurs à vos pieds.

FIN-MERLE.

Mais quand je vous dis que vous n'y êtes pas.

GERMEUIL (*se relève.*)

Je vous demande pardon, monsieur, j'y suis, la beauté de la scène m'avait entraîné; je prie mademoiselle de me dire le premier vers de Phèdre.

ADELE.

» Hélas! en ce moment mon cœur hors de lui-même

» S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

FIN-MERLE.

Ah! mon Dieu, je suis perdu, confondre deux amans tels que Titus et Hypolite.

ADELE.

Moi, mon père....

FIN-MERLE.

Taisez-vous, petite étourdie.

SUZETTE.

Eh pourquoi donc vous fâcher? Air : *de la cinquième édition.*

Faut-il s'étonner qu'à quinze ans,
Une fillette se méprenne
Et confonde entre eux deux amans,
Qu'elle ne connaissait qu'à peine,
Combien de femmes dans Paris,
Sans que la critique s'éveille,
Confondent entre eux des maris
Qu'elles connaissaient à merveille.

FIN-MERLE.

Eh! les femmes, les femmes! n'ont pas appris la mnémonique! — Ah! monsieur, combien je suis honteux de vous avoir rendu témoin de cette maladresse: mais vous viendrez ce soir à mon examen, et vous en verrez bien d'autres:

Air d'*Arlequin muzard.*

En attendant, je vous supplie,
Pardonnez à ce fol esprit,
Et par respect pour mon génie
Oubliez tout ce qu'elle a dit.

GERMEUIL.

Tout ce qu'a dit l'aimable Adèle
À mon cœur a fait trop de bien,
Je sens que par respect pour elle,
Monsieur, je n'en oublierai rien.

SCÈNE XII.

FIN-MERLE, SUZETTE, ADELE.

FIN-MERLE.

Voilà de la politesse! — Et vous, fille indigne, est-ce là ce que je devais attendre de vous?

D

LES FILLES

A D E L E.

Mais, mon père, j'ai pourtant dit tout ce que monsieur m'a demandé.

F I N - M E R L E.

Juste ciel ! si les autres n'ont pas mieux étudié, que vais-je devenir ?

Air : une fille est un oiseau.
 Dès mon début en ces lieux
 Chacun m'a loué d'avance,
 Je n'ai vu que complaisance,
 Egards et soins généreux.

S U Z E T T E.

C'est ainsi que l'on commence.

F I N - M E R L E.

Oui, mais ce soir si la chance
 Vient tromper mon espérance,
 Demain, chacun me honnit ;
 Mes feuilles sont conspuées,
 Je n'entends plus que huées.

S U Z E T T E.

C'est ainsi que l'on finit.

F I N - M E R L E.

Ah ! voyons vite ce qui m'attend. (*Il sonne.*)

Air : du Port Mahon.
 Voici l'heure prescrite,
 Venez, volez, accourez de suite ;
 Que je sache bien vite
 Ce que chacun sait.

Les filles (*paraissant à chaque porte.*)
 Qu'est-ce c'est ! (*Trois fois.*)

S C È N E X I I I.

Les Mêmes, JULIE, Mlle. de la JONQUIERE.

F I N - M E R L E.

Même Air.

Allons, rangez-vous-là,
 Donnez ces tableaux-là.
 Attention profonde,
 Et qu'à l'instant chacun à la ronde,
 Clairement me réponde ;
 Allons, rangez-vous-là.

L E S F I L L E S.

M'y voilà, m'y voilà, m'y voilà.

Mlle. de la J O N Q U I E R E.

Eh ! mon dieu, mon cousin, qu'y a-t-il donc de si pressé ?

F I N - M E R L E.

La longitude du Monomotapa ?

Mlle. de la J O N Q U I E R E.

Auriez-vous enfin consenti au mariage de votre fille aînée ?

F I N - M E R L E.

La longitude du Monomotapa ?

DE MÉMOIRE.

27

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Auriez-vous trouvé un parti pour la cadette ?

F I N - M E R L E.

Je vous demande la longitude. . . .

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Il s'agit peut-être de mon mariage avec vous ?

F I N - M E R L E.

Eh ! fille insensée , il s'agit du Monomotapa : à quel degré est-il ?

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Eh bien , trente-cinq ou trente-six , comme vous voudrez.

F I N - M E R L E.

Comme je voudrai ! ah ! misérable. (à Julie.) Le troisième numéro du deuxième tirage de Nivose an 12.

J U L I E.

Le troisième , attendez... si je puis seulement retrouver le signe , le trois , c'est la montagne ; en supposant la montagne dans une plaine , la plaine sur un fauteuil ; le fauteuil dans le poelon... ma foi mon père , je ne me souviens plus du reste.

F I N - M E R L E.

Oh ! ciel , je suis ruiné ! (à Suzette.) Et toi , au moins , me diras-tu quel a été le premier pape canonisé ?

S U Z E T T E , *hardiment.*

Oui , monsieur , c'est Mahomet.

F I N - M E R L E , *jetant les tableaux.*

Mahomet ! je suis mort.

Air : Lubin est d'une figure.

Loin de moi troupe maudite ,

Redoutez ,

Évitez ,

Les accès.

Et l'excès

De la fureur qui m'agite ,

Loin de moi fuyez à jamais.

L E S F I L L E S.

Pour un rien tant de colère

Doit-elle entrer au cœur d'un père ?

F I N - M E R L E.

Vous me ruinez .

Fuyez ou craignez

Un père que vous indignez.

S U Z E T T E , (*aux filles.*)

Avez-vous pour mon projet ,

Tout dit , tout fait.

JULIE , Mlle. de la JONQUIÈRE.

Oui , tout est prêt.

F I N - M E R L E.

Eh ! quoi , vous bravez ma colère.

L E S F I L L E S.

Non , nous partons ,

(A Suzette.) Nous t'écoutons,
Et bientôt nous réparaîtrons.

SCÈNE XIV.

FIN-MERLE, SUZETTE.

FIN-MERLE, *furieux.* (*Il se promène à grand pas, en rêpétant : le pape, Mahomet.*)

Comment effrontée, tu oses rester devant moi.

SUZETTE.

Et pourquoi pas ?

FIN-MERLE.

Pourquoi pas, indigne ? après les preuves que je viens d'avoir de votre ignorance, de la nullité de votre mémoire, ne suis-je pas à la veille de perdre mon pari, de voir triompher mon antagoniste, et d'être en même tems privé de l'honneur et de la fortune.

SUZETTE.

Bah ! on dirait que vous n'avez jamais rien vu.

Air : vaudeville des Vélodifères.

Sur la fortune et sur l'honneur
Quel raisonnement est le vôtre !
Vous semblez craindre qu'un malheur
N'emporte à-la-fois l'un et l'autre.
Ici l'on n'a plus cette peur,
Par une chance trop commune ;
C'est quand ils ont perdu l'honneur
Que tant de gens y font fortune.

FIN-MERLE.

Ah ! je ne veux pas leur ressembler : aussi c'en est fait ; j'ajourne ma séance, je choisis de nouveaux élèves, et toi-même tu vas sortir de ma maison.

SUZETTE.

Moi, monsieur !

FIN-MERLE.

A l'instant.

SUZETTE.

Caspi ! vous êtes bien pressé.

FIN-MERLE.

Ah ! quelle fut ma sottise d'employer tant de veilles, tant de peines, tant de soins pour donner de la mémoire à des cerveaux ingrats qui n'en auront jamais.

SUZETTE, *à part.*

Ah ! nous n'en aurons jamais ?

FIN-MERLE.

Eh bien, pars-tu ?

SUZETTE.

Oui, monsieur, je vous dirai seulement.

FIN-MERLE.

Je ne veux rien entendre.

SUZETTE.

Si fait, vous entendrez que chacun a toujours assez de mémoire pour les choses qui l'intéressent. — Mon cher petit maître, est-ce bien votre dernier mot, que je m'en aille.

FIN-MERLE.

Oui, va-t-en.

SUZETTE.

Eh! bien, ayez la bonté de me compter vingt-cinq louis que vous me devez.

FIN-MERLE.

Moi, je ne te dois rien.

SUZETTE.

Doucement, c'est de la mémoire que vous voulez.

FIN-MERLE.

Oui c'est de la mémoire.

SUZETTE.

Le 29 janvier 1804, à 10 heures 3/4 du matin, m'ayant rencontré dans votre chambre bleue, vous tirâtes de votre secrétaire une petite bourse verte, dont le fond était raccommodé avec de la soie jaune.

Air : *souvenez-vous-en.*

Dans un généreux transport,
Vous me montrâtes votre or;
Vous étiez si bienfaisant,

Souvenez-en. (*bis.*)

Déjà je tendais la main,
Vous le serrâtes soudain.

Mais vous ajoutâtes : ma petite Suzette il y a là dedans vingt-cinq louis qui, en récompense de tes bons services, seront à toi le jour que j'épouserai mademoiselle de la Jonquière. Or, vous l'épousez aujourd'hui, donnez-moi mon argent.

(*Elle fait signe à Mlle. de la Jonquière.*)

FIN-MERLE.

Comment, comment je l'épouse aujourd'hui.

SCÈNE XV.

Les mêmes, Mlle. DE LA JONQUIÈRE, et les autres,
paraissant successivement.

Mlle. de la JONQUIÈRE, (*avec un gros bouquet et faisant une révérence.*)

Oui, mon cher cousin : le 25 juillet 96, à 9 heures 23 minutes du soir, nous nous promenions ensemble dans votre bosquet des soupirs, vous y cueillîtes beaucoup de fleurs, et vous arrêtant au pied d'un amour en terre cuite.

LES FILLES

Même Air.

Vous m'offrîtes trois muguets,
Six jasmins et quatre œuillets;
Vous étiez si complaisant,
Souvenez-vous-en (*bis*)
Si je n'eusse fui du bosquet,
J'aurais eu tout le bouquet.

Mais vous me dites : chère cousine, en récompense des soins que vous donnez à mes filles, je vous épouserai, quand la plus jeune sera établie, elle doit l'être aujourd'hui, et mon notaire est là.

FIN-MERLE.

Qu'est-ce à dire, elle doit l'être ?

A D E L E. (*faisant une révérence.*)

Oui mon père : le 28 juin 1801, à 3 heures un quart, nous étions assis au Luxembourg, sur le quatrième banc de la troisième allée à gauche : un monsieur passa avec son fils à quelque distance de nous : vous me le fîtes remarquer, et me prenant la main,

Même air.

Vous me dites sans façon,
Car vous étiez franc et bon ;
Vous l'étiez comme à présent.
Souvenez-vous-en. (*bis*)
Vous me dites : j'aperçoi
Un époux digne de toi.

Mais vous ajoutâtes, tu ne l'épouseras que lorsque ta sœur sera mariée. Elle l'est, mon père, et quand vous voudrez, je le serai aussi.

FIN-MERLE.

Oh ciel ! qu'entends-je ? votre sœur est mariée !

SCÈNE XVI.

Les mêmes, DUBROCARD, ensuite GERMEUIL.

DUBROCARD.

Hélas ! monsieur, il est trop vrai, désespérant de pouvoir jamais obtenir votre consentement, c'est moi qui ai osé concevoir le projet d'une telle union : encouragé d'ailleurs par votre respectable cousine, mademoiselle de la Jonquière....

FIN-MERLE.

Comment, mademoiselle.

Mlle. de la JONQUIÈRE.

Mais pas du tout. . . . (*à Suzette.*) nous ne sommes pas convenus de cela.

S U Z E T T E, (*à Dubrocard.*)

Achevez donc.

DUBROCARD.

J'ose espérer, monsieur, que vos bontés....

FIN-MERLE.

Jamais monsieur, jamais : approuver un tel mariage au moment où je vois s'érouler toutes mes espérances.

GERMEUIL (*s'avançant.*)

Rassurez-vous, monsieur ; je sais que votre Mnénonique vous a fait négliger le soin de votre fortune ; mais vous voyez en moi le fils de ce Germeuil à qui le 25 janvier 1754, vous avez rendu un service important.

FIN-MERLE.

Est-il possible ?

GERMEUIL.

Mon père m'a laissé de grands biens, j'ai cent mille écus à votre service : payez votre pari, laissez en paix un antagoniste qui mérite peut-être la reconnaissance publique, et consentez au bonheur de toute votre famille.

SUZETTE.

Oui, monsieur, consentez : voilà un savant qui parle d'or : ça ne se rencontre pas tous les jours.

ADELE.

Mon père.

mlle. de la JONQUIERE.

Mon cousin !

GERMEUIL et DUBROCARD.

Monsieur.

FIN-MERLE.

Eh bien soit : où est ma fille.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, JULIE.

JULIE.

La voici, mon père, et vous n'avez rien à lui reprocher.

FIN-MERLE.

Comment ?

JULIE (*faisant une révérence.*)

Le 24 janvier 95, à 5 heures du soir, au coin de votre feu, le coude appuyé sur la cheminée, et causant avec un de vos amis assis près de vous.

Même air.

Vous vous contiez tour-à-tour

Toutes vos ruses d'amour ;

Vous en saviez plus qu'à présent,
souvenez-vous-en. (*bis.*)

Ah ! que ne sait-on toujours

Ce qu'on sait en ses beaux jours.

Vous lui dites, entr'autres choses, que vous n'aviez eu le bonheur d'obtenir ma mère, qu'en faisant accroire pendant un jour à ses parens que vous étiez marié secrètement avec elle. J'avais alors huit ans, j'ai tout entendu, et il ne m'a pas été possible de l'oublier.

FIN-MERLE.

Tudieu ! mesdemoiselles, quelle mémoire ! et moi qui vous accusais de n'en point avoir. — Mais vous, bon jeune homme, comment avez-vous pu vous souvenir d'un faible service, sans avoir eu recours à ma méthode.

GERMEUIL.

Je m'en estimerais moins, monsieur.

Air : *des Visitandines.*

Malgré maint censeur, je veux croire
Que l'heureux fruit de vos talens
A pour fixer notre mémoire
Des moyens certains et constans ;
Mais il est une autre science
Plus sûre encore de ses effets :
La mnémonique des bienfaits,
Monsieur, c'est la reconnaissance.

FIN-MERLE.

Allons, c'est décidé, je renonce à tous les calculs de l'esprit, aux vaines fantaisies de l'imagination ; je ne veux plus, près de vous, être heureux que par le cœur, et par les souvenirs de l'amitié.

VAUDEVILLE. Air : *Elle a fait un voyage.*

FIN-MERLE.

Entre l'amour et l'amitié,
Pour rendre la paix plus solida,
Le ciel leur donna de moitié,
La mémoire et l'esprit pour guide.
Mais la paix se rompit :
Alors chacun choisit,
Savez-vous leur histoire :
L'espiègle amour garda l'esprit,
L'amitié la mémoire.

DUBROCARD.

Damon, sans cesse compilant
Dans mainte et mainte œuvre ancienne,
Fit croire un jour à son talent,
C'était le phénix de la scène.
Mais hélas ! aujourd'hui
Son renom s'est enfui :
On se tait sur sa gloire ;
Pour qu'on se souvienne de lui,
Il eut trop de mémoire.

GERMEUIL.

Le vieux Lucas, pressé d'amour,
A Lise avant son mariage,
Jurait d'apporter chaque jour,
Certain petit cadeau d'usage.
Leur hymen s'acheva,
Nul cadeau n'arriva,
Lise dit : ame noire,
C'est le premier jour, et déjà,
Tu manques de mémoire.

ADELE.

Dans Paris on voit bien souvent,
Maint bon ami, maint bon apôtre
Par pur oubli prendre l'argent,
L'esprit, l'habit, le nom d'un autre.
Mnémonistes savans
Que vous seriez charmans,
Si votre heureux grimoire,
Pouvait à ces honnêtes gens,
Rendre un peu de mémoire.

JULIE.

Un esprit vaste, ingénieux,
A percé le nuage antique
Qui dérobaît à tous les yeux
Les secrets de la mnémonique ;
Il trouva chez autrui
Ce qu'il offre aujourd'hui :
Pour payer tant de gloire ;
Quel prix sera digne de lui :
C'est un prix de mémoire.

SUZETTE, *au Public.*

O vous, qui des seurs d'Apollon
Etes les protecteurs fidèles,
Pour l'honneur du sacré vallon,
Ne tuez pas nos immortelles.
Prêtez-leur vos secours,
Guerriers, ou troubadours,
Pour chanter votre gloire,
Songez qu'il vous faudra toujours
Des filles de mémoire.

FIN.

